

Au-delà de la loi de l'Autre: le malentendu selon Jacques Lacan

Omar HACHEMI

Université de Lausanne

Résumé:

Le présent article se propose d'explorer la problématique du malentendu dans le cadre de la théorie de Jacques Lacan. Le dernier séminaire donné par le psychanalyste à Paris, intitulé *Dissolution*, constitue un bon objet à cet égard puisque le malentendu y est évoqué et convoqué. En effet, la théorisation du concept de malentendu par Lacan va de paire avec un malentendu inhérent au séminaire qui aurait pour terrain le rapport du maître à ses disciples. Il s'agit autant de se pencher sur la théorisation que propose Lacan du concept, que d'analyser sa propre stratégie discursive qui semble – par l'usage des équivoques – tirer profit du malentendu. Dans un premier temps, un parallèle avec la linguistique, plus spécifiquement avec le travail d'Émile Benveniste, permet de mettre en perspective une divergence fondamentale qui se joue entre les deux disciplines quant à la conception du malentendu. Dans un second temps il est question de la *logique du signifiant* centrale dans la théorie de Lacan. La conception violemment structurale que présuppose cette logique implique une disjonction radicale entre le signifiant et le signifié. Or, c'est précisément dans cet écart qui sépare les deux facettes du signe que se joue le malentendu fondamental qui anime le langage selon la théorie lacanienne. La présente analyse se propose de mesurer en termes critiques la distance qui éloigne la psychanalyse de la linguistique sur ce point. Le primat conféré au déplacement de signification au détriment du mécanisme de référence opère un renversement: le langage, dans la perspective lacanienne, n'est pas considéré sous l'angle de sa fonction communicative, mais comme le lieu même de l'opacité.

Mots-clés: Jacques Lacan, Émile Benveniste, malentendu, linguistique, psychanalyse, l'Autre, énonciation, logique du signifiant, inconscient, structure

«Tel le rendez-vous célèbre des amoureux lors d'un bal à l'Opéra. Horreur quand ils laissèrent glisser leur masque: ce n'était pas lui, elle non plus d'ailleurs»¹.

Le malentendu engage la parole dans l'existence. Expérience quotidienne qui se vit et s'éprouve dans le langage, il est un événement qui révèle le lien entre la parole et le monde. En ce sens il est indissociable de ses circonstances, du cadre référentiel dans lequel il se produit. Par ailleurs, le malentendu est un événement remarquable qui se raconte, devient objet du discours sous les traits de l'anecdote. À savoir que le malentendu ne se révèle comme tel qu'*a posteriori*, lorsque la prise de conscience a lieu. L'on revient alors sur l'enchaînement tantôt malheureux, tantôt ridicule des causes et des effets... Ce qui dans cette expérience fascine, c'est la brusque rupture de l'intentionnalité, la soudaine perte de contrôle sur le langage. L'occurrence du malentendu sème la discorde entre les sujets parlants qui, en dépit de leur bonne volonté, se retrouvent subitement sourds l'un à l'autre.

Outre la singularité de ces malentendus que l'on vit quotidiennement comme autant d'expériences hasardeuses, outre ces discordes qui sont autant d'effractions inconscientes aux lois de la référence, il y aurait un malentendu inhérent au *parlêtre*²: un malentendu structurel. Telle est l'hypothèse de la psychanalyse. Prendre ses désirs pour la réalité, un mot pour un autre, ou l'autre pour un amoureux: ne s'agit-il pas là des effets inconscients de la métaphore³? Du malentendu au quiproquo il n'y a qu'un pas – ici celui de la danse – qui, par son emportement, confond les sujets, permute les places et les occupants. Si bien que les amoureux en finissent par manquer à leur propre place «ce n'était pas lui, elle non plus d'ailleurs»: la discorde ne se loge pas tant entre la désignation et la chose, entre le locuteur et l'interlocuteur, mais au sein même de la désignation, de la chose elle-même, du locuteur même etc. Le malentendu fondamental hérite du quiproquo l'effet de glissement métaphorique qui divise chaque chose en son sein et loge la différence au cœur de l'identité.

¹ Lacan 1980, p. 10.

² Le *parlêtre* – mot-valise utilisé par Jacques Lacan – implique l'identité entre la parole et l'être.

³ «Un mot pour un autre, telle est la formule de la métaphore, et si vous êtes poète, vous produirez, à vous en faire un jeu, un jet continu, voire un tissu éblouissant de métaphores» (Lacan 1966a [1999, p. 504]).

1. LINGUISTIQUE ET PSYCHANALYSE

Lacan est à l'origine d'un tournant structural dans la psychanalyse à une époque (1960-1970) où la linguistique joue en France un rôle pilote pour les sciences humaines⁴. La problématique du malentendu sera pour nous l'occasion de mettre l'accent sur une divergence fondamentale qui demeure néanmoins entre les deux approches et qui se joue au cœur même du signe linguistique.

Nous le disions, le malentendu apparaît, du point de vue de celui qui le vit et l'éprouve, comme un dysfonctionnement fortuit du langage ou de la communication, comme le brusque retour d'une évidence: *ça ne peut pas toujours fonctionner*. Pourtant, la linguistique nous le montre, le langage, ça fonctionne. C'est que la linguistique considère globalement le malentendu comme extrinsèque au langage. Pour reprendre la distinction que propose Émile Benveniste⁵ à la suite de Ferdinand de Saussure, le malentendu se situerait du côté de la *parole* et non de la *langue*. Il est lié aux circonstances d'énonciation, au cadre référentiel; bref il a une cause contextuelle plutôt qu'intralinguistique⁶. Or, que se passe-t-il si l'on postule que le malentendu est intrinsèquement langagier? Il s'agit là de notre hypothèse: on quitte le champ de la linguistique pour entrer dans celui de la psychanalyse.

Cette divergence de perspective entre la linguistique et la psychanalyse est au cœur de l'article de Benveniste sur Sigmund Freud. Il ne s'agit pas directement dans ce texte de la problématique du malentendu, mais plutôt du rapport entre langue et inconscient. Benveniste réfute l'hypothèse freudienne – fondée sur une philologie inexacte – selon laquelle les langues «primitives» participeraient de la même logique que le rêve (et l'inconscient), à savoir qu'elles ne seraient pas soumises au principe de contradiction⁷. Reprenant Freud, Benveniste démontre que la langue fonctionne

⁴ Ainsi plusieurs auteurs – entre autres: Georges Dumézil, Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes, Louis Althusser, Jacques Lacan – traditionnellement regroupés sous l'étiquette structuraliste, s'en remettent à la linguistique et à ses notions-clés au fil de leurs travaux.

⁵ Le choix que nous faisons ici de mettre en parallèle la théorie de Benveniste et celle de Lacan est motivé d'une part par un critère historique: les deux penseurs étaient en contact, comme l'attestent plusieurs références que propose Lacan aux travaux du linguiste. D'autre part, la perspective théorique de Benveniste est centrée sur la problématique de la subjectivité dans le langage, ce qui facilite le rapprochement avec la psychanalyse.

⁶ Nous pourrions avancer que le malentendu relèverait de la sémantique au sens de Benveniste: «Le sémiotique se caractérise comme une propriété de la langue, le sémiotique résulte d'une activité du locuteur qui met en action la langue. Le signe sémiotique existe en soi, fonde la réalité de la langue, mais il ne comporte pas d'applications particulières; la phrase, expression du sémiotique, n'est que particulière. Avec le signe, on atteint la réalité intrinsèque de la langue; avec la phrase, on est relié aux choses hors de la langue; et tandis que le signe a pour partie constituante le signifié qui lui est inhérent, le sens de la phrase implique référence à la situation de discours, et à l'attitude du locuteur» (Benveniste 1967 [1974, p. 225]).

⁷ Freud met en évidence, pour étayer son propos, une série de substantifs qui peuvent aussi bien signifier la chose que son contraire. Benveniste reprend quelques-uns des exemples donnés par Freud: ainsi, par exemple, l'ancien adjectif allemand *bass* qui signifierait 'bien',

toujours sur la base de couples d'oppositions structurants.

Si Lacan semble *a priori* donner raison à Benveniste⁸, il déplace en fait la problématique freudienne de la philologie à la linguistique saussurienne afin de conférer à l'homologie entre inconscient et langage une valeur structurelle. C'est au niveau de la conception du signe linguistique que se situe désormais l'enjeu. En effet, alors que Benveniste qualifie de *nécessaire*⁹ le rapport entre signifiant et signifié, Lacan, à l'inverse, tend à radicaliser le postulat de l'arbitraire du signe. Ce postulat est fondamental dans la théorie lacanienne, puisqu'il situe l'inconscient au cœur même du langage, logé dans l'écart qui sépare le signifiant du signifié. Autrement dit, pour Lacan, l'inconscient se manifeste par l'effet d'une discordance entre le mot et le concept. Il semblerait que cette divergence qui anime la conception du signe linguistique entre Lacan et Benveniste est relative à la problématique de l'intentionnalité. Car si Benveniste opère ce remaniement épistémologique du signe, c'est pour asseoir sa théorie de l'énonciation qui emprunte ses postulats fondamentaux à la phénoménologie¹⁰. En définitive, la nécessité qui unit, pour le linguiste, le signifiant au signifié est corrélative de la visée intentionnelle du sujet. Quant à la psychanalyse, elle adopte une perspective opposée sur ce point, à savoir qu'elle a pour objet la discordance qui se joue au sein du sujet parlant – ainsi le sujet, pour la psychanalyse, est-il en position de ne pas savoir ce qu'il dit¹¹. En effet, pour Lacan, le déséquilibre essentiel entre l'image acoustique et le concept renvoie à la division inhérente au sujet. Ce clivage se traduit formellement, nous le verrons, par l'existence d'un signifiant surnuméraire, sans allocation dans le champ du signifié. Ce déséquilibre, qui prend l'allure d'un hiatus, introduit le manque au cœur du langage.

Freud, nous l'avons vu, considérait déjà les manifestations de l'inconscient dans le langage. Lacan accentue cette position en postulant que l'inconscient n'a d'existence que langagière. Le langage devient le lieu

n'aurait aucun lieu avec *Bös* ('mauvais') contrairement à ce qu'affirmait Freud (Benveniste 1956 [1966, p. 80]).

⁸ «Benveniste nous a apporté l'année dernière quelque chose qui a toute sa valeur au point de vue signifiant, à savoir qu'il n'est pas question dans un système signifiant qu'il y ait des mots qui désignent à la fois deux choses contraires, parce qu'ils sont justement faits pour distinguer les choses; là où il existe des mots, ils sont forcément faits par couples d'opposition, les mots ne peuvent pas joindre en eux-mêmes deux extrêmes en tant que signifiants» (Lacan 1955-1956 [1981, p. 117]).

⁹ Cf. Benveniste 1939 [1966, p. 50-53].

¹⁰ Ainsi Benveniste avance-t-il la notion d'«inté» pour définir le niveau «sémantique», celui de l'appropriation de la langue par le sujet: «[...] il ne s'agit plus, cette fois, du signifié du signe, mais de ce qu'on peut appeler *l'inté*, de ce que le locuteur veut dire, de l'actualisation linguistique de sa pensée» (Benveniste 1967 [1974, p. 225]).

¹¹ «Dans le dialogue commun, dans le monde du langage établi, dans le monde du malentendu communément reçu, le sujet ne sait pas ce qu'il dit – à tout instant, le seul fait que nous parlons prouve que nous ne le savons pas. Le fondement même de l'analyse, c'est bien que nous en disons mille fois plus qu'il n'en faut pour nous faire couper la tête. Ce que nous disons, nous ne le savons pas, mais nous l'adressons à quelqu'un – quelqu'un qui est miraginaire et pourvu d'un moi» (Lacan 1955 [1978, p. 310]).

de formalisation de la psychanalyse, d'où le célèbre aphorisme lacanien qui énonce que l'inconscient est structuré *comme* un langage¹². Ce postulat de base situe la psychanalyse en marge de la science puisqu'elle se fonde sur un rapport analogique (inconscient/langage). Alors que la pratique scientifique requiert un langage formel capable de conjurer l'ambiguïté et, pourrait-on dire, d'éviter les malentendus, la psychanalyse adopte une posture radicalement opposée. Il suffit de se tourner vers les séminaires de Lacan pour en avoir la confirmation: le discours est parsemé de jeux de mots, d'équivoques provocantes jusqu'au burlesque, qui semblent avoir pour finalité d'égarer l'auditeur dans les méandres du langage. C'est que, pour la psychanalyse, le réel ne saurait être relatif à l'adéquation du mot et du concept mais se manifesterait, au contraire, par un effet de rupture dont le langage serait le réceptacle. Ainsi Lacan oppose-t-il au discours scientifique – en référence à l'épistémologie de Karl Popper – le «bavardage» propre à la psychanalyse.

«Ce que j'ai à vous dire je vais vous le dire, c'est que la psychanalyse est à prendre au sérieux, bien que ça ne soit pas une science. Ça n'est même pas une science du tout. Parce que l'ennuyeux comme l'a montré surabondamment un nommé Karl Popper, c'est que ce n'est pas une science parce que c'est irréfutable. C'est une pratique qui durera ce qu'elle durera, c'est une pratique de bavardage. Aucun bavardage n'est sans risques. Déjà le mot bavardage implique quelque chose. Ce que ça implique est suffisamment dit par le mot bavardage, ce qui veut dire qu'il n'y a pas que les phrases, c'est-à-dire ce qu'on appelle les propositions qui impliquent des conséquences, les mots aussi. Le bavardage met la parole au rang de baver ou de postillonner, elle la réduit à la sorte d'éclaboussement qui en résulte. Voilà»¹³.

Lacan définit ici la psychanalyse comme une pratique de bavardage et opère un glissement sémantique, étayé par l'étymologie, en direction du verbe «baver». Mise à part la connotation péjorative et l'ironie qu'il pré-suppose, le terme *baver* dénote la facette corporelle du langage. Quant à la métaphore du postillon (deuxième phase du glissement sémantique), elle met en perspective «une éclaboussure» qui déjoue l'intentionnalité du sujet parlant. En somme, la parole s'accompagnerait d'un effet collatéral (représenté par le postillon) sur lequel le sujet parlant n'a pas prise. Quant à l'accent que met Lacan sur le mot au détriment de la proposition, on en trouve une parfaite illustration dans le séminaire qui va nous intéresser et dont le titre tient en un mot d'ordre: *dissolution!*

¹² À propos de cette conception de l'inconscient, cf. la critique que formule François Roustang du «sophisme» lacanien et de son court-circuitage logique: «[...] l'inconscient est structuré comme un langage. Autant dire: puisque nous ne pouvons connaître certains caractères des objets que par les yeux, ils sont structurés comme les yeux». Selon Roustang, il y a confusion entre l'instrument de la recherche (le langage) et l'objet de la recherche (l'inconscient) (Roustang 1986, p. 109).

¹³ Lacan 1977, p. 5.

2. DISSOLUTION!

Le dernier séminaire donné par Lacan à Paris dans le cadre de l'École freudienne a pour titre l'acte de discours qui marque la fin de cette institution: *Dissolution*. Lacan évoque, dans la *Lettre de dissolution* qui précède ce séminaire, l'existence d'un malentendu¹⁴.

«Je parle sans le moindre espoir – de me faire entendre notamment.

Je sais que je le fais – à y ajouter ce que cela comporte d'inconscient.

[...]

Il y a un problème de l'École. Ce n'est pas une énigme. Aussi, je m'y oriente, point trop tôt.

Ce problème se démontre tel, d'avoir une solution: c'est la *dis* – la dissolution»¹⁵.

La prise de parole est placée sous le signe du malentendu. Il semblerait que c'est aussi pour mettre un terme à celui-ci qu'intervient la dissolution de l'École. Nous n'entrerons pas dans les détails historiques de cet événement, relevons simplement que l'École freudienne de Paris, victime de son succès, est minée par les dissensions internes. À cela s'ajoute, parmi les membres les plus assidus, une lutte en vue de la succession de Lacan. Notons qu'au fil de ce séminaire se développe une réflexion sur le malentendu, tant au niveau théorique qu'en référence à la confusion qui règne dans l'École. La première séance du séminaire s'intitule *l'Autre manque*. Lacan y revient sur sa théorie de l'altérité et se réfère aux nombreuses lettres qu'il aurait reçues suite à l'annonce de la dissolution de l'École. Les deux discours, administratif (lié à la dissolution) et théorique semblent indissociables.

«L'Autre manque. Ça me fait drôle à moi aussi. Je tiens le coup pourtant, ce qui vous épate, mais je ne le fais pas pour cela.

Un jour d'ailleurs auquel j'aspire, le malentendu m'épatera tant de venir de vous que j'en serai pathique au point de n'y plus tenir. – S'il arrive que je m'en aille, dites-vous que c'est afin – d'être Autre enfin.

On peut se contenter d'être Autre comme tout le monde, après une vie passée à vouloir l'être malgré la Loi»¹⁶.

L'assertion «l'Autre manque» a une portée illocutoire à l'instar du mot d'ordre *dissolution!* En effet, cette assertion met en jeux les positions

¹⁴ Le séminaire *Dissolution* se compose de quatre locutions qui font suite à la lettre envoyée au membre de l'École freudienne de Paris en janvier 1980 pour annoncer la dissolution de celle-ci. Ces locutions portent chacune un titre dont voici le détail. Le 15 janvier: *l'Autre manque*, le 11 mars: *Décollage*, le 18 mars: *Monsieur A*, le 15 avril: *Lumière!* et le 10 juin: *Le malentendu*.

¹⁵ Lacan 1980 [2001, p. 317].

¹⁶ Lacan 1980, p. 10.

respectivement adoptées dans le séminaire par Lacan et ses auditeurs. Nous verrons que l'ensemble du séminaire comporte cette dimension auto-analytique: les concepts théoriques utilisés par Lacan ont pour objet «le problème» de l'École. Mais avant de poursuivre, il est nécessaire d'éclairer la notion de *grand Autre* qui est centrale dans la théorie lacanienne et particulièrement dans le séminaire en question.

2.1. LE GRAND AUTRE: L'ARBITRE ET LA LOI

L'Autre n'est pas assimilable à autrui, ainsi se distingue-t-il, par sa majuscule, du *petit autre*. Il est une spéculation sur 1) la croyance, 2) le savoir et 3) le désir d'autrui. L'Autre représente le lieu des signifiants, le lieu symbolique du langage qui préexiste aux sujets¹⁷. Ce lieu est celui d'une altérité radicale en vertu de laquelle la croyance fonctionne par procuration. 1) Je crois en *x* dans la mesure où je postule que l'Autre y croit. Ou plutôt devrait-on dire, l'on n'a pas besoin de croire vraiment en *x*, l'Autre se charge d'y croire à notre place. 2) Pour ce qui est du savoir, le sujet suppose un savoir qui le dépasse: le *sujet supposé savoir*¹⁸. Prenons le cas d'un conférencier scientifique s'exprimant devant son audience. Il ne s'adresse pas tant à chaque individu présent dans l'assemblée (petits autres), mais bien plutôt au *grand Autre* que représente la communauté scientifique (préexistante) au sein de laquelle il positionne ses énoncés. C'est aussi de ce lieu de l'Autre qu'il tirera ses énoncés. En somme, ceux-ci lui viennent de l'Autre pour retourner à l'Autre. On en vient à la conclusion que *ça parle*: «*Ça parle dans l'Autre*»¹⁹. 3) Quant au désir, Lacan le définit dans la formule: «le désir est le désir de l'Autre»²⁰. À savoir que le désir ne porterait pas tant sur un objet, que sur d'autres désirs²¹. Le désir serait fondamentalement questionnement sur le désir de l'Autre: «Que veut l'Autre?» En somme, l'Autre est le lieu de dédouanement où s'aliènent la croyance, le savoir et le désir. Aussi est-il le lieu de la loi, de l'injonction surmoïque. Le désir, le savoir et la croyance s'unifient au lieu de l'Autre qui se constitue en garant.

Revenons au séminaire. Comment comprendre l'assertion selon laquelle l'Autre manque? Comment l'Autre peut-il venir à manquer? Pour y

¹⁷ «Par l'effet de parole, le sujet se réalise toujours plus dans l'Autre. [...] L'effet de langage est tout le temps mêlé à ceci, qui est le fond de l'expérience analytique, que le sujet n'est sujet que d'être assujettissement au champ de l'Autre» (Lacan 1964 [1973, p. 211]).

¹⁸ «Le transfert, je le martèle depuis déjà quelque temps, ne se conçoit qu'à partir du terme du *sujet supposé savoir*» (Lacan 1967b [2001, p. 575]).

¹⁹ «Ça parle dans l'Autre, disons-nous, en désignant par l'Autre le lieu même qu'évoque le recours à la parole dans toute relation où il intervient» (Lacan 1966a [1999, p. 167]).

²⁰ Lacan 1966 [2001, p. 223].

²¹ Cette conception du désir est inspirée de la lecture que propose Alexandre Kojève de Georg Wilhelm Friedrich Hegel: «Pour tout dire, nulle part n'apparaît plus clairement que le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, non pas tant parce que l'autre détient les clefs de l'objet désiré, que parce que son premier objet est d'être reconnu par l'Autre» (Lacan 1966a [1999, p. 266]); cf. aussi Kojève 1947, p. 14.

répondre, il faut considérer la position du psychanalyste. En effet, dans le cadre de la cure, ce dernier se trouve à la place de dédouanement caractéristique du grand Autre en ceci que le patient lui suppose un savoir (il le croit en mesure d'interpréter le sens de ses dires, de l'aider à tirer au clair ses désirs). Ainsi situé à la place du grand Autre, le psychanalyste est logiquement privé de cette instance de dédouanement, ce qui rend sa posture très inconfortable. C'est le sens de la formule lacanienne: «Il n'y a pas d'Autre de l'Autre»²². D'où le silence du psychanalyste au principe de son écoute. Autrement dit, le savoir psychanalytique n'est pas une garantie pour le psychanalyste: «L'analyste ne s'autorise que de lui-même, cela va de soi. Peu lui chaut d'une garantie que mon École lui donne sans doute sous le chiffre ironique de l'AME»²³. En somme, si l'École freudienne dysfonctionne selon Lacan, c'est précisément parce qu'elle fonctionne comme l'Autre de l'analyste (l'Autre de l'Autre).

«Je suis dans le travail de l'inconscient.

Ce qu'il me démontre, c'est qu'il n'y a de vérité à répondre du malaise que particulière à chacun de ceux que j'appelle parlêtres.

Il n'y a pas là d'impasse commune, car rien ne permet de présumer que tous confluent»²⁴.

Autrement dit, si les analystes de l'École présument que les malaises de leurs patients confluent, alors l'impasse ne manquera pas de se faire ressentir. Car il s'agit alors de faire de l'École une garante pour le travail d'analyse. C'est pour contrecarrer cette tendance que Lacan affirme le manque de l'Autre. Sous le titre *l'Autre manque*, c'est ce malentendu qui fait l'objet d'une analyse. La faillite de l'École résulterait de la croyance de ses membres au grand Autre. Les dissensions ne seraient qu'autant de symptômes résultant de la volonté illusoire de former un tout. En somme, l'échec de l'École résulterait, selon Lacan, du désir de «faire école», désir qui, loin de fonder le consensus, n'aurait que masqué les désaccords. Les formules «l'Autre manque» ou encore «dissolution!» ont une portée performative: elles ont pour objectif de révéler, sur un ton quelque peu apocalyptique, le malentendu derrière le masque de la compréhension.

Considérons un instant l'illustration que propose Lacan de ce malentendu – celle-là même qui sert d'exergue à notre travail: «Tel le rendez-vous célèbre des amoureux lors d'un bal à l'Opéra. Horreur quand ils laisseraient glisser leur masque: ce n'était pas lui, elle non plus d'ailleurs». Le quiproquo est ici relatif à l'illusion d'identité. Derrière le masque de l'entente et de l'adéquation se révèle le malentendu. En d'autres termes, ce qui tombe avec le masque, c'est l'illusion de l'adéquation, l'illusion de

²² «Il n'y a pas d'Autre de l'Autre, autrement dit pas de métalangage» (Lacan 1967a [2001, p. 325]).

²³ AME étant l'abréviation pour *analyste membre de l'école* (Lacan 1973 [2001]).

²⁴ Lacan 1980, p. 9.

l'identité produite par l'Autre. Sous la garantie du grand Autre, le rendez-vous des analystes au sein de l'École ne peut être que manqué²⁵. Car «le travail de l'inconscient» ne supporte aucune garantie. La stratégie de Lacan dans ce séminaire est donc de déconstruire l'instance du grand Autre. En somme, résoudre le malentendu ne consisterait pas à rétablir le cadre référentiel mais au contraire à le dissoudre, comme l'indique le titre du séminaire. Le malentendu comporterait donc deux niveaux, l'un *relatif* et l'autre *fondamental*. D'une part, il y aurait *des* malentendus *relatifs* au cadre référentiel présupposé par l'intermédiaire du grand Autre et, d'autre part, *un* malentendu *inhérent* au langage et qui, au contraire, se révélerait par la destitution du cadre référentiel. En somme la psychanalyse se donne pour tâche de dépasser les malentendus relatifs pour atteindre le malentendu fondamental. Ce second malentendu, qui pourrait être dit *structurel* dans la mesure où il est inhérent au langage, donne à la psychanalyse sa marge de manœuvre.

2.2. LE MALENTENDU

La dernière partie du séminaire s'intitule *Le malentendu*. D'où l'intérêt particulier que nous lui porterons. Le titre prolonge l'ambiguïté déjà relevée à propos de la formule «l'Autre manque»: ce titre annonce-t-il un discours théorique sur le concept de malentendu? Ou alors se réfère-t-il au malentendu particulier, inhérent au séminaire? Les deux niveaux sont une fois de plus indissociables. Porosité qui nous renvoie à l'axiome selon lequel «il n'y a pas de métalangage»²⁶, à savoir que le discours «didactique» propre au séminaire ne se situe pas à un niveau supérieur (méta) par rapport au discours analytique. Ce qui n'est pas sans engendrer quelques complications, notamment lorsqu'il s'agit de dissiper un malentendu: «Je suis un traumatisé du malentendu. Comme je ne m'y fais pas, je me fatigue à le dissoudre. Et du coup, je le nourris. C'est ce qui s'appelle le séminaire perpétuel»²⁷. Il semblerait que le malentendu – en tant qu'il se fonde sur l'illusion de la compréhension mutuelle – ne puisse avoir d'autre recours que la dissolution. Notons que dans la citation ci-dessus Lacan utilise le verbe *dissoudre* plutôt que l'expression consacrée «dissiper un malentendu» qui, pour sa part, figure la disparition de l'obstacle et l'accès à la lumière. Ainsi la brume se dissipe-t-elle. «Dissoudre», par contre, n'implique pas la disparition de l'obstacle mais son incorporation. En somme, alors

²⁵ À propos de l'interprétation que nous donnons ici de ce passage, cf. le premier chapitre dans Clément 1981.

²⁶ «Partons de la conception de l'Autre comme du lieu du signifiant. Tout énoncé d'autorité n'y a d'autre garantie que son énonciation même, car il est vain qu'il le cherche dans un autre signifiant, lequel d'aucune façon ne saurait apparaître hors de ce lieu. Ce que nous formulons à dire qu'il n'y a pas de métalangage qui puisse être parlé, plus aphoristiquement: qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. C'est en imposteur que se présente pour y suppléer, le Législateur (celui qui prétend ériger la Loi)» (Lacan 1966b [1999, p. 293]).

²⁷ Lacan 1981a, p. 12.

que «dissiper» suggère un retour à l'ordre premier, la refonte de l'unité perdue (le cadre référentiel), «dissoudre» figure au contraire l'augmentation de l'entropie dans le système.

Le choix du verbe *dissoudre* au détriment de l'expression consacrée est motivé par la conception psychanalytique de la vérité. À savoir que le geste de dévoilement impliqué dans l'acte de «dissiper» le malentendu – geste motivé par le désir de vérité – ne met jamais la parole à l'abri d'un autre malentendu. Bien au contraire, le désir de vérité, en tant qu'il occulte la valeur symptomatique du malentendu, court le risque de le reconduire de plus belle²⁸. En somme, vouloir «dissiper» le malentendu revient à être dupe du fait qu'on s'expose à le reconduire en renforçant le cadre référentiel. Pour Lacan, loin de masquer la vérité, le malentendu serait lui-même la vérité. En effet, à l'instar du lapsus, le malentendu se manifeste par un effet de rupture de l'intentionnalité: il aurait une valeur de symptôme. Cette discordance symptomatique au sein de la parole est aussi la cause de sa prolifération, ainsi le séminaire se perpétue-t-il. Ces dernières observations nous incitent à considérer l'homologie que pose Lacan, à la suite de la dernière citation, entre le malentendu et l'inconscient: «Je ne dis pas que le verbe soit créateur. Je dis tout autre chose parce que ma pratique le comporte: je dis que le verbe est inconscient – soit malentendu»²⁹. Lacan récuse l'idée judéo-chrétienne d'un verbe «créateur» (grand Autre) et ancre le malentendu au fondement même de la parole. Ce malentendu fondamental, voire fondateur, est associé dans cette citation au concept d'inconscient. À l'instar de l'inconscient, nous l'avons vu, le malentendu est une rupture de l'intentionnalité qui intervient dans le langage entre plusieurs sujets. Pour saisir l'homologie qui se joue ici entre malentendu et inconscient, nous proposons de nous en remettre à la théorie de *l'intersignifiance* dont la formule est la suivante: *Un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. (S1 → S2)*³⁰.

²⁸ Le célèbre séminaire de «La lettre volée» illustre cette conception psychanalytique de la vérité. Les policiers – dans la nouvelle d'Edgar Allan Poe – recherchent dans chaque recoin de l'appartement la lettre dérobée à la reine. Or, c'est de la supposer ainsi dissimulée que la lettre leur échappe, bien en évidence près de la cheminée. Lacan en conclut que «rien ne cache autant que ce qui dévoile». Pour la psychanalyse, l'inconscient est similaire à la lettre volée du récit de Poe. N'étant rien de caché, c'est par son évidence même, au niveau du signifiant, qu'il se dérobe (cf. Lacan 1966a [1999, p. 21-22]).

²⁹ Lacan 1981a, p. 12.

³⁰ «Notre définition du signifiant (il n'y en a pas d'autre) est: un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. Ce signifiant sera donc le signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet: c'est dire que faute de ce signifiant, tous les autres ne représenteraient rien. Puisque rien n'est représenté que pour» (Lacan 1966b [1999, p. 299]).

3. LA LOGIQUE DU SIGNIFIANT

La formule de l'intersignifiante met en perspective le sujet pris en tenaille par le signifiant. Le sujet, en tant qu'il fait le pont entre S1 et S2, n'est autre qu'un effet du signifiant. Contrairement à la théorie de l'intentionnalité, qui pose la primauté du sujet, la psychanalyse conçoit un sujet second par rapport au signifiant³¹. La condition de l'homme est d'être assujéti au signifiant, d'être relais pour les signifiants, ce qui mène Lacan à définir l'homme comme être de parole, comme «parlêtre»: à savoir que «ça parle dans et par l'homme»³². L'exemple le plus flagrant de cet assujétiement n'est autre que la naissance elle-même. Selon Lacan, l'ordre symbolique, qui règle les échanges et la conduite des hommes, est immanent au langage. L'enfant reçoit cet ordre avec le langage.

«Tous autant que vous êtes, qu'êtes-vous d'autre que des malentendus?

Le nommé Otto Rank en a approché en parlant du traumatisme de la naissance. De traumatisme, il n'y en a pas d'autre: L'homme naît malentendu. [...]

Le corps ne fait apparition dans le réel que comme malentendu.

Soyons ici radicaux: votre corps est le fruit d'une lignée dont une bonne part de vos malheurs tient à ce que déjà elle nageait dans le malentendu tant qu'elle pouvait.

C'est ce qu'elle vous a transmis en vous "donnant la vie", comme on dit. C'est de ça que vous héritez. Le malentendu est déjà d'avant. Pour autant que dès avant ce beau legs [la vie], vous faites partie, ou plutôt vous faites part du bafouillage de vos ascendants. Pas besoin que vous bafouilliez vous-même. Dès avant, ce qui vous soutient au titre de l'inconscient, soit du malentendu, s'enracine là»³³.

Avant notre naissance déjà nous serions sujet au signifiant. Ainsi par exemple le patronyme et le prénom nous sont imposés. En fait, c'est l'entièreté du langage qui nous préexiste. Bien plus que des mots et des significations, c'est l'ordre symbolique que l'enfant reçoit par l'intermédiaire du langage. Notons que cette idée a fait son chemin dans le domaine de la théorie. Judith Butler, par exemple, considère en terme d'*interpellation*³⁴ «l'acte de langage» qui confronte le nouveau-né au signifiant du genre (masculin/féminin). L'enfant est «interpellé en sujet» par

³¹ L'expression récurrente «ça parle», utilisée par Lacan pour évoquer le primat du signifiant, met en perspective une parole dont l'intention n'est plus relative au sujet.

³² «Cette passion du signifiant dès lors devient une dimension nouvelle de la condition humaine en tant que ce n'est pas seulement l'homme qui parle, mais que dans l'homme et par l'homme ça parle, que sa nature devient tissée par des effets où se retrouvent la structure du langage dont il devient la matière, et que par là résonne en lui, au-delà de tout ce qu'a pu concevoir la psychologie des idées, la relation de la parole» (Lacan 1966b [1999, p. 166-167]).

³³ Lacan 1981a, p. 12-13.

³⁴ Butler 1997, p. 106-131.

l'intermédiaire du genre. Notons qu'il s'agit là d'un signifiant qui peut déjà intervenir avant la naissance. On sait à quels malentendus cette assignation précoce peut prêter par la suite. Mais ce malentendu n'est qu'un cas particulier du malentendu fondamental, à savoir que le nouveau-né ne sait que faire de ce signifiant, de cette injonction énigmatique. Il reçoit le signifiant, mais le signifié lui manque.

3.1. AUTONOMIE DU SIGNIFIANT ET PLACE DU SUJET

Cette première définition du signifiant lacanien pose forcément une question: de quelle marge de liberté le sujet dispose-t-il, enrôlé dans cet ordre symbolique qui le réduit à l'état de relais pour des signifiants? La réponse se trouve dans le titre qui chapeaute la section du séminaire: il s'agit du malentendu. La dernière citation le met en évidence: la naissance n'est pas tant sujette au signifiant qu'au malentendu: «L'homme naît malentendu». Pour comprendre ce point, il est nécessaire de considérer le facteur dynamique introduit par la flèche dans la formule déjà citée: $S1 \rightarrow S2$. Celle-ci introduit un rapport entre les signifiants.

Dans la perspective lacanienne, le signifiant jouit d'une certaine autonomie, ce qui l'éloigne considérablement de son acceptation linguistique. La barre qui, dans le schéma de Saussure, articule le signifiant au signifié est prise par Lacan au pied de la lettre. Considérée comme une véritable coupure, elle donne au signifiant la liberté d'errer dans un champ autonome. En somme, il n'y aurait pas de corrélation biunivoque entre le signifiant et le signifié: les signifiants auraient tendance à s'associer entre eux avant même de renvoyer à un signifié³⁵. Autrement dit, l'ordre symbolique est un système dynamique. Car si l'homme peut codifier un langage, il peut difficilement maîtriser le mouvement latéral des signifiants. Or, c'est précisément au niveau de ce glissement que se situe la liberté du sujet en tant qu'il véhicule les signifiants.

Gilles Deleuze, dans une volonté de définir le concept de structure, donne une description très précise de ce mouvement de déplacement qui anime les signifiants: «Deux séries sont données, l'une signifiante et l'autre signifiée, l'une présente un excès l'autre un défaut, par lesquels elles se rapportent l'une à l'autre en perpétuel déséquilibre, en perpétuel déplacement»³⁶. En somme, les signifiants sont en perpétuel mouvement, ils sont désolidarisés de la chaîne signifiée. Les deux «séries», signifiante et signifiée, glissent l'une sur l'autre selon un double mouvement contrarié: métaphorique et métonymique (il ne s'agit pas ici de figures de style mais de fonctions du langage: substitution et connexion). La cause de ce mouvement est un déséquilibre: l'existence d'un signifiant surnuméraire, élément

³⁵ «Sous les mêmes signifiants, il y a au cours des âges de ces glissements de signification qui prouvent qu'on ne peut établir de correspondance bi-univoque entre les deux systèmes» (Lacan 1955-1956 [1981, p. 214]).

³⁶ Deleuze 1969, p. 63.

paradoxal, sans attache aucune dans le champ du signifié. Il est un manque inscrit dans la chaîne ayant pour effet la mobilité de l'ensemble³⁷. Ce signifiant paradoxal, toujours «en déplacement par rapport à lui-même»³⁸, n'est autre que le centre dynamique de *la structure*.

Autrement dit, tout système de signification postule l'existence d'un dehors, d'un non-sens. L'opposition radicale du système avec ce qui lui est extérieur confère au système sa cohérence close. Au profit de cette clôture constituante, le système se trouve dans l'impossibilité de désigner positivement son extérieur. Ainsi – comme l'illustre la théorie de l'inconscient – le «dehors» du système est condamné à n'apparaître que sous les traits de la rupture, de l'interruption du sens (bévues, lapsus, malentendus). Or, l'apparition de telles ruptures implique l'existence – au cœur de chaque système signifiant – d'un élément paradoxal, «un signifiant vide» capable de représenter cette extériorité. Il y aurait donc, au sein du système, un signifiant dont la mission serait de signifier l'extérieur du système, à savoir l'impossibilité même de la signification. C'est en vertu de ce signifiant paradoxal que le système «consiste». Concrètement, pour la psychanalyse, ce signifiant n'a d'existence qu'événementielle, à savoir qu'il serait évidemment impossible d'arrêter un signifiant qui remplirait cet office. C'est en fonction de la situation que soudain un signifiant (cela peut être n'importe lequel) occupe la place du signifiant vide. Ce signifiant vide en vertu duquel toute la chaîne devient mobile est un lieu hautement stratégique. Il peut tantôt s'investir d'un signifiant-maître ayant pour fonction d'arrêter les glissements métaphoriques, de rétablir l'équilibre en suturant les deux séries, signifiante et signifiée (le grand Autre, nous l'avons vu, a cette fonction). Tantôt cette case vide peut être maintenue béante, laissant libre cours aux procédés digressifs de la métaphore et de la métonymie (position de la psychanalyse à l'égard du savoir). Notons que cet objet paradoxal qui «manque à sa propre place»³⁹, ce signifiant du manque et de l'impossibilité de signifier, est nommé *objet (a)* par Lacan. L'usage de la lettre étant emprunté à la méthode algébrique: celle-ci marque *l'inconnue* dans une fonction. L'objet (a) n'est autre que la cause du désir, le point d'où s'origine le désir, lieu problématique situé à la limite de l'Autre.

³⁷ Cf. Nasio 1992 [2001, p. 72] sur l'aspect dynamique introduit par le manque.

³⁸ «Les deux séries hétérogènes convergent vers un élément paradoxal, qui est comme leur «différentiant». C'est lui, le principe d'émission des singularités. Cet élément n'appartient à aucune série, ou plutôt appartient à toutes deux à la fois, et ne cesse de circuler à travers elles. Aussi a-t-il pour propriété d'être toujours déplacé par rapport à lui-même, de «manquer à sa propre place», à sa propre identité, à sa propre ressemblance, à son propre équilibre» (Deleuze 1969, p. 66).

³⁹ L'inconscient n'est donc rien d'obscur. Plutôt que caché dans les profondeurs du moi, il est l'objet en déplacement par rapport à sa propre place. «Ce qui est caché n'est jamais que *ce qui manque à sa place*, comme s'exprime la fiche de recherche d'un volume quand il est égaré dans la bibliothèque. Et celui-ci serait-il en effet sur le rayon ou sur la case d'à côté qu'il y serait caché, si visible qu'il y paraisse. C'est qu'on ne peut dire à *la lettre* que ceci manque à sa place que de ce qui peut en changer, c'est-à-dire du symbolique» (Lacan 1966a [1999, p. 25]).

3.2. L'OBJET (A): LE PRIMAT DE LA DIFFÉRENCE

À ce stade, une brève récapitulation s'impose. Dans un premier temps, nous relevons que Lacan, s'inspirant de Kojève, considérait le désir comme appartenant au champ de l'Autre, d'où la formule «le désir, c'est le désir de l'Autre». À savoir que le sujet désire, d'une part, être désiré par l'Autre et, d'autre part, désire ce que l'Autre désire. Ce qui mettait en perspective un sujet entenaillé par l'ordre symbolique jusqu'au cœur de ses désirs (S1>S2). Or, cette première formule était immédiatement suivie d'une seconde qui marquait l'inexistence du grand Autre. Ce dernier étant frappé de l'impossibilité logique de se soutenir lui-même (de se contenir lui-même), d'être *causa sui*: «Il n'y a pas d'Autre de l'Autre». Il faut comprendre ici que le désir ne se dépense pas entièrement dans l'Autre: il y a un élément résiduel. Le sujet (\$) et le grand Autre (A) se voyaient alors traversés d'une barre homologique à celle qui sépare le signifiant du signifié dans le graphe saussurien du signe. Cette barre, condition de possibilité des glissements de signification, impliquait l'existence d'un signifiant vide: l'objet (a). Ce dernier est donc l'expression du «reste» non assouvi par l'équation du désir qui mettait en rapport le sujet et l'Autre. Concrètement, le symbolique barré (A) fait brusquement réapparition dans le réel sous les traits d'une rupture: l'objet (a). C'est ici que le sujet, dans le cadre de la cure, peut s'interroger sur la véritable cause de son désir. En somme l'objet (a) représente le malentendu fondamental qui anime le rapport du sujet à l'Autre. «Tel le rendez-vous célèbre des amoureux lors d'un bal à l'Opéra. Horreur quand ils laissèrent glisser leur masque: ce n'était pas lui, elle non plus d'ailleurs». Reprenons une dernière fois le quiproquo évoqué par Lacan au début du séminaire. Bien qu'il y ait jeu de masque, il ne s'agit pas tant ici d'un conflit entre l'être et le paraître. Le masque introduit dans le bal un facteur *x*: la possibilité que les danseurs occupent une autre place que celle qui leur est dévolue. Ainsi l'amoureux manque-t-il à sa propre place. Il en découle l'Autre barré. L'objet (a) symbolise l'écart entre l'occupant et la place qui se manifeste ici par l'exclamation «horreur».

4. VERS UN MALENTENDU STRUCTUREL – L'ARBITRAIRE DE LA LOI

En définitive, nous pouvons relever deux modalités du malentendu qui correspondent à deux stades de la cure analytique. La première modalité, que nous avons qualifiée de *relative*, correspond à une certaine forme d'expression «mondaine» du malentendu. Il s'agit là *des* malentendus que nous vivons quotidiennement. Or, la psychanalyse confère à ceux-ci une valeur symptomatique: le sujet postule inconsciemment l'existence du grand Autre. Ainsi le malentendu est-il relatif à la *loi* de l'Autre (il n'y a de malentendu que par rapport à une entente préalablement supposée, à un

sujet supposé savoir). Autrement dit, le sujet trouve en la figure de l'Autre un garant pour ses désirs, son savoir et ses croyances. En somme, à ce stade, le sujet ne considère pas la loi de l'Autre comme *arbitraire*, mais comme *nécessaire*.

Nous retrouvons ici la dichotomie discutée par Benveniste à l'endroit du signe linguistique. Nous l'avons vu, le sujet est, selon Benveniste, engagé dans la langue: il *vit* celle-ci comme une *nécessité*. Quant à l'arbitraire du signe, il serait une abstraction menant la linguistique à conclure de l'universelle contingence⁴⁰. Car, pour Benveniste, c'est du côté du sujet que se fonde la nécessité du signe: au fondement du langage (au cœur du signe linguistique) s'inscrit l'intentionnalité du sujet parlant. Dans ce modèle, une dualité se joue entre l'homme et la langue, l'individuel et le collectif. L'homme est certes libre, mais contraint, pour communiquer, de se plier aux règles collectives qui sont celles de la langue. En somme, cette première modalité du malentendu pose une dialectique entre le sujet et l'Autre, reconduisant la dualité entre le collectif et l'individuel. Dans le cadre de l'analyse, ce modèle motive la demande du névrosé à l'égard du psychanalyste.

La seconde modalité du malentendu – que nous qualifions de *structurelle* – prend le contre-pied de ce premier modèle. À savoir que selon la conception lacanienne, l'intentionnalité, loin d'être première, est subordonnée au signifiant; et ce n'est qu'en vertu d'une croyance en l'Autre que la langue se donne comme nécessaire. La psychanalyse, en tant qu'elle porte son attention sur les manifestations de l'inconscient, se doit d'instaurer le jeu au cœur de la langue. Il s'agit pour le psychanalyste de «faire le dupe» face à l'Autre qui tient lieu d'arbitre. Partant, le malentendu fondamental, obstacle à l'intentionnalité du sujet parlant, révèle le caractère arbitraire de la langue derrière l'illusoire nécessité de l'Autre.

À ce stade, le caractère arbitraire de l'Autre se révèle: le sujet prend conscience que son aliénation n'est pas relative à la figure transcendante de l'Autre, mais qu'elle lui est immanente. Il réalise que l'Autre n'est que le support imaginaire de cette aliénation première. À savoir que la différence fondamentale se joue entre soi et soi (comme le démontre la phase du miroir, l'enfant s'identifie à sa propre image spéculaire). En effet, selon Lacan, l'identité est le lieu de la différence pure, à savoir, non pas la différence de soi avec les autres, mais la différence du sujet vis-à-vis de lui-même (d'où l'idée martelée par Lacan selon laquelle le sujet ne sait pas ce qu'il dit). Cette conception du sujet divisé trouve son fondement dans la

⁴⁰ «De l'universelle dissemblance, on conclut à l'universelle contingence. La conception saussurienne est encore solidaire en quelque mesure de ce système de pensée. Décider que le signe linguistique est arbitraire parce que le même animal s'appelle bœuf en un pays, Ochs ailleurs, équivaut à dire que la notion du deuil est "arbitraire", parce qu'elle a pour symbole le noir en Europe, le blanc en Chine. Arbitraire, oui, mais seulement sous le regard impassible de Sirius ou pour celui qui se borne à constater du dehors la liaison établie entre une réalité objective et un comportement humain et se condamne ainsi à n'y voir que contingence» (Benveniste 1939 [1966, p. 51]).

théorie du signifiant. La logique différentielle propre à la linguistique fait ici l'objet d'une radicalisation: si le signifiant se définit effectivement «de n'être pas ce que sont les autres signifiants», Lacan en déduit qu'il «ne saurait non plus être lui-même». Le principe d'identité est rejeté: la différence ne se joue pas seulement entre les signifiants, mais se loge au sein même du signifiant. Ainsi la tautologie est impossible selon Lacan: le signifiant se définit d'être non identique à lui-même.

«Si je pose qu'il n'y a pas de tautologie possible, ce n'est pas en tant que A premier et A second veulent dire des choses différentes que je dis qu'il n'y a pas de tautologie, c'est dans le statut même de A qu'il y a inscrit que A ne peut pas être A, et c'est là-dessus que j'ai terminé mon discours de la dernière fois en vous désignant dans Saussure le point où il est dit que A comme signifiant ne peut d'aucune façon se définir sinon que comme n'étant pas ce que sont les autres signifiants. De ce fait, qu'il ne puisse se définir que de ceci justement de n'être pas tous les autres signifiants, de ceci dépend cette dimension qu'il est également vrai qu'il ne saurait être lui-même»⁴¹.

En somme Lacan réintroduit au niveau structurel (par la logique du signifiant) l'homologie entre inconscient et langage que Freud recherchait sur un plan diachronique. La tentative freudienne – dont Benveniste montrait qu'elle était infondée étymologiquement – est reconduite par Lacan au niveau du signe linguistique. Le principe d'identité est rejeté au profit des mouvements aberrants (déplacement et condensation) qui structurent l'inconscient *comme* le langage (métaphore et métonymie). L'objet (a) se profile alors comme l'élément différentiel propre à la nature du désir: la discordance inhérente au *parlêtre*. Si le malentendu, dans cette perspective, est effectivement immanent au langage (intralinguistique), ce n'est en définitive qu'en vertu de l'analogie entre langage et inconscient qui fait office d'axiome dans la théorie lacanienne. C'est donc sur la base d'un syllogisme que se fonde la conception du malentendu structurel: si l'inconscient est structuré comme un langage et que le malentendu est une manifestation de l'inconscient, alors le malentendu est structurel. Que faut-il conclure d'un tel raisonnement qui, à tout égard, semble relever du sophisme? La subtilité de ce cheminement logique semble reposer sur la confusion entre l'instrument de la recherche (le langage) et son objet (l'inconscient)⁴².

Considérons, en guise de conclusion, le ton si particulier, souvent qualifié d'obscurantiste, qui caractérise la parole de Lacan. Nous l'avons vu, cette opacité résulte de l'application, au sein même du séminaire, de l'axiome clamant l'absence de métalangage. D'où la porosité extrême entre la pratique analytique et la pratique didactique qui caractérise ce discours. L'absence de métalangage, l'absence de l'Autre – il s'agit là en réalité d'un

⁴¹ Lacan 1961, p. 52.

⁴² «Puisque la méthode psychanalytique n'utilise que le langage et que cette méthode permet d'atteindre l'inconscient, cet inconscient est structuré comme un langage, il est un langage, il est langage» (Roustang 1986, p. 61).

seul et même postulat – déjoue l'idée d'une transparence du langage. Car ce qui, dans la perspective psychanalytique, fait obstacle à la saisie du sujet par lui-même, ce n'est pas tant le malentendu ou l'événement relatif à une incompréhension mais, au contraire, le postulat même de la transparence du langage (de la possibilité de méta-discourir, de l'existence de l'Autre). Dans une partie du séminaire *Dissolution* intitulée *Lumière!* en référence à la parole divine *Fiat lux*, Lacan insiste sur l'essence fondamentalement obscure de la parole révélée par le travail de l'analyste attentif aux manifestations de l'inconscient: «Ce que l'inconscient démontre est tout autre chose, à savoir que *la parole est obscurantiste*»⁴³. La stratégie discursive de Lacan – dont nous avons vu qu'elle instrumentalisait les équivoques et autres malentendus jusqu'à l'ironie – ouvre *a priori* un espace de liberté pour la parole comme pour son interprétation. Pourtant le style discursif de Lacan confère à cette même parole une certaine autorité qui contredit radicalement le projet logique et systématique ainsi que le retrait du sujet dont il se revendique. Ainsi, au fil du séminaire *Dissolution*, par un tour de passe-passe rhétorique qui lui est propre (mais peut-être s'agit-il là de son symptôme, comme il semble lui-même le faire remarquer), Lacan se situe d'autant plus sûrement à la place de l'Autre qu'il prétend vouloir s'en écarter par la mise en scène tragique de son abdication.

© Omar Hachemi

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE Émile, 1939 [1966]: «Nature du signe linguistique», in Benveniste 1966-1974, vol. I, p. 49-55
- , 1956 [1966]: «Remarque sur la fonction du langage dans la découverte freudienne», in Benveniste 1966-1974, vol. I, p. 75-87
- , 1966-1974: *Problèmes de linguistique générale*, vol. I-II. Paris: Gallimard
- , 1967 [1974]: «La forme et le sens dans le langage», in Benveniste 1966-1974, vol. II, p. 215-238
- BUTLER Judith, 1997: *The Psychic Life of Power*. Stanford: Stanford University Press
- CLÉMENT Catherine, 1981: *Vies et légendes de Jacques Lacan*. Paris: Grasset et Fasquelle
- DELEUZE Gilles, 1969: *Logique du sens*. Paris: Minuit
- KOJÈVE Alexandre, 1947: *Introduction à la lecture de Hegel*. Paris: Gallimard

⁴³ Lacan 1981b, p. 5.

-
- LACAN Jacques, 1955 [1978]: *Séminaire II – Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*. Paris: Seuil, 1978
- , 1955-1956 [1981]: *Séminaire III – Les psychoses*. Paris: Seuil, 1981
- , 1961, «Leçon du 6 décembre 1961», in J. Lacan *Séminaire IX – L'identification*. Publication hors commerce, document interne à l'Association freudienne internationale, p. 47-60
- , 1964 [1973]: *Séminaire XI – Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris: Seuil, 1973
- , 1966a [1999]: *Écrits*, vol. I. Paris: Seuil, 1999
- , 1966b [1999]: *Écrits*, vol. II. Paris: Seuil, 1999
- , 1966 [2001] «Petit discours à l'ORTF diffusé le 2 décembre 1966», in Lacan 2001, p. 221-228
- , 1967a [2001]: «La logique du fantasme», in Lacan 2001, p. 323-328
- , 1967b [2001], «Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école», in Lacan 2001, p. 575-591
- , 1973 [2001]: «Note italienne», in Lacan 2001, p. 317
- , 1977: «Une pratique de bavardage», in *Ornicar?*, 1979, № 9, p. 5-9
- , 1980: «L'Autre manque», in *Ornicar?*, 1981, № 20-21, p. 9-11
- , 1980 [2001]: «Lettre de dissolution», in Lacan 2001, p. 317-322
- , 1981a: «Le malentendu», in *Ornicar?*, 1981, № 22-23, p. 11-14
- , 1981b: «Lumière!», in *Ornicar?*, 1981, № 22-23, p. 5-11
- , 2001: *Autres écrits*. Paris: Seuil
- NASIO Jean-David, 1992 [2001]: *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*. Paris: Payot – Rivage, 2001
- ROUSTANG François, 1986: *Lacan, de l'équivoque à l'impasse*. Paris: Minuit